

GILLES CYR

Carnets

1968

-

2018



l'Hexagone

GILLES CYR

Carnets

1968
-
2018



l'Hexagone

1968

La pomme de l'Éden, de Guillaume Tell, de Newton. Par le pédoncule, de nuit, elle communique avec l'univers, silencieusement. Et, une fois par mois, elle contemple la lune rouge.

Je sors dans la rue, la pluie redouble. Cela s'écrase sur la chaussée, puis se tord vers les bouches d'égout. Un garçonnet passe, à bicyclette, le dos rond, trempé. Il ne sourit pas. Il n'a aucune raison de sourire. À nouveau le soleil. Des oiseaux recommencent à chanter, aussi mal que possible. Je proteste. Rien n'y fait. Je me réfugie dans un cinéma.

J'ai dix douze ans. Un dimanche midi, je me rends à l'étable, verrouille la porte derrière moi, et passe une heure avec les poules. Je dirai ensuite qu'on m'avait enfermé par mégarde.

La poète britannique Stevie Smith se rappelle à notre bon souvenir : « Vous pensiez que je vous saluais de la main, mais je ne faisais que me noyer ».

Galerie Godard-Lefort. Un beau Guido Molinari, et un formidable Jacques de Tonnancour, genre primitif-intellectuel. J'ai vu une *Femme* d'Henry Moore, qui, selon la documentation, semble avoir bouleversé des admirateurs. Décidé que je ne travaillerai plus.

1969

L'histoire du croisement des jambes (à faire). Du décroisement des bras (ce sera long).

La fermeture des portes. On ne sait pas quand cette précaution supplémentaire a été introduite.

1970

Toutes les boîtes se rassemblent autour de l'ouvre-boîte.

La poésie est une porte qui ferme bien : elle ferme mal.

La Suisse donne froidement dans les passions géographiques. « C'est bien ennuyeux quand les gens s'exaltent théoriquement sur le Midi ou s'exaltent théoriquement sur le Nord. » (Charles-Albert Cingria.) L'observation ferait une excellente épigraphe aux travaux du groupe de recherche sur « L'imaginaire du Nord ».

Eux, là-bas, ils dorment, auprès de leurs engins. Dormir n'est pas plus sûr que dire qu'on a vu dormir. Bonne nuit.

Le corps veut bien qu'il y ait des corps, mais plus loin.

1971

Au commencement était la littérature. Les familles assistaient aux lancements. Elles restaient aussi longtemps que nécessaire pour apaiser les directeurs de collection.

New York. Le commis, chez Larousse Book Store, Fifth Avenue, prépare une thèse sur « La chambre chez Proust » (université Stanford). Tout étonné de me voir dans une librairie plutôt qu'ailleurs à New York. Moi aussi.

Le troisième jour je reviens à un peu plus de constance : je n'écris pas ce que je pense.

1972

Matériau : citation et invention. Réunir par un lien extrinsèque.

La citation, même. Construire un accélérateur de citations.

Avila. Un âne stationne parmi les voitures.

Comme je quittais Salamanque par le train aujourd'hui, en direction de Lisbonne, au balcon d'un immeuble, j'ai aperçu André Gide. Il tenait à la main une canne à pêche !

Lisbonne. Coq à l'arrière d'un camion transportant des œufs.

Idée que je médite, que j'oublie (peut-être est-il nécessaire d'oublier) : la littérature n'est pas une chose (elle n'est pas une belle chose), elle est tout entière relation, indication majeure et abstraite.

Chantier Pandore. On écrit. On ne sait pas ce qui en sortira. Puis il faudra bien, soi-même, en sortir.

Où chercher des maîtres? Des lectures font signe. Si j'allais frayer quelque part, ce serait plutôt du côté de Ponge... Reprise en sous-œuvre interdite, en sous-texte autorisée.

Réduire la métaphore. Trop beau.

Pour commencer, établissons que les contraires sont autre chose que des contraires : de l'épars. Les pareils aussi.

Paris. Douceur des bus.

1973

Pour ma gouverne, je reconstitue la chronologie de ma vie. Des ruptures ont commencé à se fréquenter – au gré de nonchalances voulues, si l'on peut dire. Rien de plus fatigant. Donc nécessaire. Je devrais me ménager des plages de repos, de lecture, de farniente.

Il faut distinguer ceci de cela. Puis faire la navette.

Je déploie mes doigts en éventail, mes positions se consolident. Ensuite je délibère.

Je me faisais une crâne idée de l'homme de Néandertal. Il a disparu. Et de la puissance littéraire. Elle va renaître.

Oui, il s'agit de me mettre dans mes écrits, puis de m'ôter, un peu.

Musique pour l'œil ou pour l'oreille, chez vous? Pour le nez! Sans oublier le palais.

Avec une lampe, on voit mieux les coins d'ombre.

Une rue entièrement vide jongle sous les équilibres de son nuage. Les conditions ne sont pas réunies.

1974

Promenade, rues Sainte-Famille et Jeanne-Mance. Les corniches sont belles. Le soleil s'y intéresse.

Humour de Valery Larbaud: « Ce n'est pas le fait que ce cours d'astronomie et d'astrologie a lieu en plein jour, qui me gêne (au contraire). » C'est un humour bienvenu, car Larbaud était également traducteur, et dans ce domaine il en faut beaucoup.

1975

Je fais un geste. Dérisoire. La gêne ne sera toujours que temporaire. Dehors, ça ne bouge pas beaucoup. Hier les usines marchaient encore. Quel courage. Je me rassois, et je pense au temps creux.

Sur les maisons, les arbres, une lumière. Qui nous contraint à faire des choix. Un premier choix. Laborieux, aussitôt.

Devant la mer, enlever ce qu'on ne sait pas, quotidiennement.

Au carré Saint-Louis. Des rafales de vent soulèvent poussières et papiers gras. Rue Saint-Denis, les sirènes des voitures de la police, celles des pompiers. Au ciel, nuages bleus, signe de soleil.

Occupé par l'examen d'un détail, je néglige l'horizon, qui s'est déchargé de ses nuages.

1976

La joie s'associe le vétuste, l'abîmé.

1977

Bouts d'idées, pointes de mots. Je ne peux joindre que par à-coups. Les choses ne sont pas telles que je me les représentais.

Dans la plaine monotone et grise, sans autre note que le bruit d'un bulldozer, près d'une petite construction. Ce sera un lieu qu'on n'aime pas? Là encore, ce n'est pas tout à fait exact.

Le poème développe des possibilités spécifiques – de structuration – rien d'autre.

Debout, couché, assis. Penché, rassemblant les documents. Penché? Sinon rien ne vient.

1979

Personne n'aura été aussi loin dans la pique, peut-être, que Jack Spicer: «Où est le poète? Non-gardant les moutons». Relégué aux dernières loges de la Forêt-Noire, le sieur Heidegger peut aller se rhabiller.

Je lis Andreï Siniavski, *Une voix dans le chœur*, ouvrage composé à partir des lettres envoyées à sa femme depuis la prison. «Un détenu écrivait des lettres à une "correspondante", et comme il ne connaissait pas grand-chose à la grammaire et n'avait pas grand-chose

à dire, pour commencer, racontait-il, il écrivait des tas de mots qui ne signifiaient rien, puis il les rayait aussi épais qu'il pouvait, et c'est ainsi que sa lettre était presque entièrement faite de ratures. Or, elle, ces endroits sombres, elle les examinait en transparence, les détrempeait au lait, et toujours il lui semblait que c'était là que se trouvait l'essentiel, et elle le priait constamment de lui redire ces mots rayés. C'étaient ceux qui étaient les plus suaves pour elle. Ce qui nous montre l'importance de la loi de la formulation incomplète en poésie.» Merci, Andreï Siniavski, pour l'incomplétude, pour tout.

En lisant quelque chose aujourd'hui – dans le journal ? – je suis tombé sur une petite merveille. Il suffit parfois que se manifeste une sorte de naïveté confiante pour qu'un écrit soit réussi.

Sainte-Adèle, huitième Rencontre québécoise internationale des écrivains. Au déjeuner, Pierre Oster raconte. « Oui, au colloque sur Ponge, Prigent : nous avons eu droit à tout ! Et Ponge, avec son franc-parler, a dit : "La merde, ça passera." Mais, après, Ponge a dit à quelques-uns d'entre nous : "Quand même, Prigent, je l'aime : il a quelque chose ici, sur la joue, qui ressemble à Jaccottet." Ponge est toujours resté fidèle à Jaccottet. » Dans les actes du colloque figurent la communication de Christian Prigent (« Le texte et la mort ») et la discussion qui a suivi. Philippe Bonnefis lui demande : « On a pu avoir l'impression que tu assimilais pulsion de mort et analité. Est-il vrai qu'on puisse parler de l'une dans les termes de l'autre ? » Francis Ponge, présent, saisit la balle au bond : « J'ai aussi été frappé,

comme cela, par la proximité des mots anal et analyse. Dans mon texte, il me semble que l'anal est beaucoup moins que dans les analyses.»

Au restaurant Marjo avec Gaston Miron, qui s'interroge. «J'ai écrit dans un texte que l'essentiel d'un peuple est sa langue : je me demande si ce n'est pas une erreur... Car l'Irlande a perdu sa langue mais est restée l'Irlande. L'essentiel serait l'indépendance... À la limite, on pourrait peut-être perdre notre langue, ici au Québec, et le Québec pourrait continuer...»

1980

En autocar, Montréal-Québec. Oui, cette «gaieté légère» (Roger Laporte). Hors livre, c'est aussi une des conditions de la vie heureuse. Crois-moi, j'en sais quelque chose.

Mon père au téléphone : «Moi je me demande quelle sorte de réponse tu peux attendre, d'un livre comme celui-là. Car tu attends une réponse...» Campagnard qui, à cinquante ans, s'est transporté en ville et métamorphosé en préposé à l'entretien dans une grande école, il ne manque pas de manières, et il sert toujours ses questions à la paysanne. Quand j'écoute, j'écoute.

Paris. Avec le graphiste Hector Cattolica, qui raconte un épisode de la vie d'André Breton pendant son

séjour au Mexique durant la guerre. « Breton va voir un ébéniste avec une photo d'une armoire normande qu'il veut identique. Mais la photo a été prise de biais et quand Breton vient prendre livraison, il constate que l'armoire a été faite exactement comme sur la photo, en perspective. Il n'y a qu'eux, les Mexicains, pour faire ça. »

Le chemin indirect le plus court reliant un point de notre ruminantion à un autre est la phrase. Elle peut courir sur plus d'un paragraphe. Je le sais de bonne source. Pourquoi attendre, alors.

Un livre est fait de ce que l'auteur a voulu y mettre, et de ce que, à tout autre moment, il aurait légitimement refusé d'y laisser.

Les dieux se sont retirés (Platon), et l'univers est en expansion (le premier venu). La conjoncture est favorable dans tous les domaines où nous intervenons.

1981

Tous évoquent avec nostalgie l'odeur de l'encre découverte à l'école primaire. C'est pourtant affolant, quand après tant d'années, elle ne se dissipe pas. On semble par ailleurs faire peu de cas du « son du papier qu'on déchire » (Lucrece). À l'exception notable d'Ernst Jandl : « page blanche / je te couvre / de signes // si tu pouvais sentir / tu sentirais / quand je te déchire // si tu

pouvais savoir / tu saurais / quand je ne te déchire pas
// si tu pouvais sentir / tu saurais la raison ».

Le brouillon serait achevé dans le dernier détail. J'en suis à la fois enchanté et surpris. Le travail consisterait à raboter un peu.

Kierkegaard avait le sentiment d'être emmuré dans l'univers. Je scrute le mur. Reste à trouver l'univers.

À côté des « villes ouvertes » (Jean Tortel), combien de « campements abandonnés », vestiges laissés par les nomades – ou par l'aimée. On parle de « lamentation » et de « textes fulgurants ». Je m'en vais de ce pas relire Al-Akhtal.

Un livre n'est pas terminé avec l'achèvement de sa rédaction. Il s'achemine vers sa fin quand Joseph Bibliolâtre sursaute et, après un euh pardon, regarde en l'air. On subodore que ce manuel pourra ne pas être ouvert plus d'une fois.

Si rien n'agit sur une personne qui se déplace en ligne droite à une vitesse donnée, pour un observateur le mouvement de cette personne est « comme rien », sourit Galilée. Faisons exception pour l'écrivain, qui saura placer un mot, en passant.

Il n'a pas plu aujourd'hui. S'installent des idées neuves, il n'est qu'à voir les projets. Comment aller plus loin ? Parfois il s'agit de contourner, parfois de dissimuler. J'ai une idée. Je la développerai brièvement dans un autre chapitre.

Le postmodernisme vint de l'architecture et alla vers la déconstruction. Gens des villes, des campagnes, des forêts, votre rêve sera-t-il le désert, pour ses sables radieux?

Et ce matériel dont tu sembles avoir eu besoin pour réaliser des tâches, il vient d'où? Prodigieux. Tu es donc un artiste.

Je négocie mes préférences, j'offre mes aversions.

Ils disent vouloir comprendre. Ils enquêtent. Examinent tout d'une manière neuve. Ils entreprennent de se rapprocher du réel! Si si, le mot ne leur fait pas peur. À vos souhaits! Ils réussiront.

Que pense-t-il de la chose? Enfin, nous demanderons à l'écrivain de dire autrement ce qu'il ne peut pas dire.

Rêve. Des passionnés ouvrent nos livres, puis on entend de grands éclats de rire, enregistrés sur bande magnétique.

1982

Le 21 juillet 1969, du côté de la mer de la Tranquillité, Neil Armstrong a choisi de parler. Un pied dans la bouche, et croyant penser pour nous, il se lance: «C'est un petit pas pour un homme, mais un pas de géant pour l'humanité». Mais tout n'est pas gagné. Les

Terriens privilégieront encore longtemps les malices sublunaires, comme le rappellera avec force Paul Veyne dans *Comment on écrit l'histoire*.

Ayant reconnu le caractère abstrait de la poésie, j'ai résolu de tourner la difficulté. Battre le rappel des choses? Non sans quelque humeur, je m'y emploie. Il me faudra courageusement tout reprendre.

Gaston Miron parle de la réception offerte à Pittsburgh, lors de l'attribution du prix International Poetry Forum à Paul-Marie Lapointe, dont un choix de poèmes traduits en anglais venait de paraître. Parmi les invités, un industriel, qui demande au lauréat d'où il est. Lapointe répond : Montréal, au Québec. L'industriel ne voit pas du tout. Il répète plusieurs fois : « D'où êtes-vous? » Puis il dit : « Ça me rappelle quelque chose... » À la fin il a saisi : « Je l'ai ! Wabush ! Ça m'appartient ! » Une fois de plus, Wabush écrase Montréal...

Les étoiles... À l'étroit dans leur petit secteur... Sans aucun confort... N'allons donc pas plus loin que la voûte du ciel...

Sans métaphore, Anna Akhmatova évoque l'insomnie : « L'oreiller est déjà brûlant / Des deux côtés... » Et ça marche.

Dans un espace où je peux me surprendre à faire aller, entre autres, des grappes de barres obliques en ligne droite, s'entrechoquent, à la manière des wagons en gare de triage, des pans de propositions, parfois exacerbées. Il ne manquait plus que cela !

Récemment encore, le jardin, derrière la maison, se voyait plein de neige blanche scintillante. Puis, hier, passage rapide du lumineux au gris. Aujourd'hui, on aurait honte de montrer ça.

Il s'agit pour le poème de vivre avec la nature, de l'égaliser, si l'on veut, mais dans l'opposition.

Je me hâtais un peu trop... Lucrèce affirme, pour sa part, que la « précipitation de l'esprit » ajoute fâcheusement à ce que les sens nous présentent. Précipitation de l'esprit : de la langue, dirait-on de nos jours.

Où suis-je? Je pourrais me trouver gambadant à flanc de montagne. Au sommet, il fait froid. Autre point délicat : ce vent ! J'enchaînerai un déplacement pour aller reconnaître la nébuleuse du Sac à Charbon.

Gaston Miron a dans ses tiroirs des poèmes de Vittorio Sereni, traduits par Jean-Charles Vegliante. Parions que les Éditions de l'Hexagone ne les publieront pas... Dommage, peu de choses ont paru en français. Le rayon Italie de ma bibliothèque en souffre.

Existe-t-il des forces d'avenir qui s'opposent à la poésie? On cherche.

On a pu postuler l'existence d'*Homo quebecensis*, mais personne n'a encore repéré d'individus de cette lignée. En revanche, György-Miklós Oláh et Roger Heim ont bien découvert, près de Québec, à l'automne 1966, un nouveau champignon, qu'ils ont nommé *Psilocybe*

quebecensis. C'est un champignon hallucinogène. Vivement une omelette!

« Il arrache ses cheveux et les jette à terre. » (*Épopée de Gilgamesh*.) « Il arrache ses cheveux » n'aurait-il pas suffi? Pas du tout. Car enfin Gilgamesh aurait pu jeter ses cheveux sur la table, derrière lui, par la fenêtre, dans la mer. Il faut aller jusqu'au bout de sa pensée, juge Enkidu. L'occasion ne reviendra pas.

Peu après treize heures, je sors de chez moi et me dirige vers un bureau où m'attendent des manuscrits hurlants... Faut-il noter cela? On pourra y chercher quelque allusion lointaine... Continue plutôt, ne t'appesantis pas sur les horaires.

Parlez-nous de votre art si particulier. Vous voulez bien? Je vous ai longuement observé, vous en êtes tout à fait capable. Vous êtes connu pour vos œuvres en acier et en polystyrène. Quelle est la part du don naturel... Comment avez-vous été amené à vous mettre au service de la société... Dans la bonne humeur, le plus souvent... Quoi que vous racontiez, ce sera merveilleux.

Archimède à Hiéron: « Donne-moi un point d'appui, et je soulèverai la Terre » (*dos moi pou stô kai kinasô tan gan*). Ce bon mot habite la pensée d'Odysseus Elytis. « Si tu ne maintiens pas fermement un pied hors de terre, jamais tu ne pourras t'y tenir. » Version préférable à la traduction embarrassée que donne *Marie des Brumes* (où l'on a toutefois reproduit la disposition des vers): « Si tu ne campes pas l'un de tes pieds / hors de la Terre jamais tu ne pourras / tenir debout dessus ».

Du même auteur

POÉSIE

- Sol inapparent*, Montréal, L'Hexagone, 1978.
Diminution d'une pièce, Montréal, L'Hexagone, 1983.
Andromède attendra, Montréal, L'Hexagone, 1991.
Songe que je bouge, présentation de Gaston Miron, Montréal, L'Hexagone, 1994.
Pourquoi ça gondole, présentation de François Hébert, Montréal, L'Hexagone, 1999.
Erica je brise, Montréal, L'Hexagone, 2003.
Fruits et frontières, Montréal, L'Hexagone, 2006.
Poèmes 1968-1994, préface de Marc André Brouillette, Montréal, Typo, 2010.
Huit sorties, présentation de Lucie Bourassa, Montréal, L'Hexagone, 2012.

POÉSIE EN ÉDITION D'ART

- Ce lieu*, avec Viviane Prost, Montréal, Espacement, 1980.
Diminution d'une pièce, avec César Bérenguier, Montréal, Espacement, 1982.
Myrthios, avec Renée Lavaillante, Montréal, Espacement, 1990.
Corrélat, avec Bertrand Bracaval, Nantes, France, Pré Nian, 1991.
La connaissance, avec Vivian Gottheim et Jacques Fournier, Montréal, Roselin, 1993.

Ricochets, avec François-Marie Bertrand, Montréal, Yolande Racine, 1993.

Le fil, dans *Coin du banc*, avec Catherine Everett et Jacques Fournier, Montréal, Roselin, 1996.

Orphée voyage, avec Dominique Noguez, Cozic et Jacques Fournier, Montréal, Roselin, 2006.

Et des publications en collaboration avec les artistes Lorraine Bénic, Khosro Berahmandi, Monique Mongeau, Denis Rousseau, Gérard Tremblay.

TRADUCTIONS

Une tombe au sommet, poèmes de Cho Jungkwon, traduit du coréen par Han Daekyun et Gilles Cyr, postface de Han Daekyun, Belfort, France, Circé, 2000.

Montagnes fugitives, poèmes de Hossein Sharang, traduit du persan par Bahman Sadighi et Gilles Cyr, Montréal, Noroît, 2003.

Sous un poirier sauvage, poèmes de Ko Un, traduit du coréen par Han Daekyun et Gilles Cyr, Belval, France, Circé, 2004.

Douze poètes coréens contemporains, anthologie, Ku Sang, Kim Chun-Soo, Chun Sang-Byung, Ko Un, Sin Kyongnim, Jung Jin-Gyu, Kim Kwang-Kyu, Cho Jungkwon, Kim Seung-Hee, Kim Hye-Soon, Song Chan-Ho et Ki Hyung-Do, traduit du coréen par Han Daekyun et Gilles Cyr, postface de François Dumont, Montréal, Noroît, 2005.

Et des poèmes de Miron Białoszewski, Patrick Boran, Maria Clelia Cardona, Robert Creeley (avec François Dumont), Henrik Edoyan (avec Nounée Abrahamian), Susan Gillis, Gerald Mangan, Lorine Niedecker, Daniele Pieroni, Al Pittman, David Solway, Pietro Tripodo, Otar Urushadze (avec Nino Sanikidze), Benjamín Valdivia, Patrick Williamson.

Depuis 1968, Gilles Cyr a élaboré une œuvre poétique témoignant d'une constante attention au monde. Celle-ci relève moins de la contemplation que de l'étude, dimension très frappante dans ses carnets, où les notes n'ont toutefois rien de systématique: elles s'attachent librement aux personnes, aux lieux et aux choses, et souvent à la littérature, en particulier à plusieurs poètes admirés. Comme c'est le cas pour l'œuvre poétique, la langue est ici rigoureuse, à la fois concise et subtilement rythmée. Au fil du temps, l'écriture des poèmes s'est transformée, en intégrant la légèreté et l'humour, qui ne remplacent pas la gravité initiale, mais s'y ajoutent et l'animent. On peut y voir une leçon de ces carnets, que le poète aurait suivie, et qui nous est maintenant proposée.

FRANÇOIS DUMONT

Gilles Cyr a fait des études de lettres à l'Université de Montréal. Depuis *Sol inapparent* (1978), ses livres sont publiés aux Éditions de l'Hexagone, où il a entre autres fait paraître *Fruits et frontières* (2006), *Poèmes 1968-1994* (2010) et *Huit sorties* (2012). Il a traduit, en collaboration, des poèmes de langue anglaise, arménienne, coréenne, iranienne et italienne. Il est lauréat du prix du Gouverneur général du Canada (1992) et, avec Han Daekyun, du prix de l'Institut coréen de traduction littéraire (2001).



ISBN 978-2-89648-136-1

